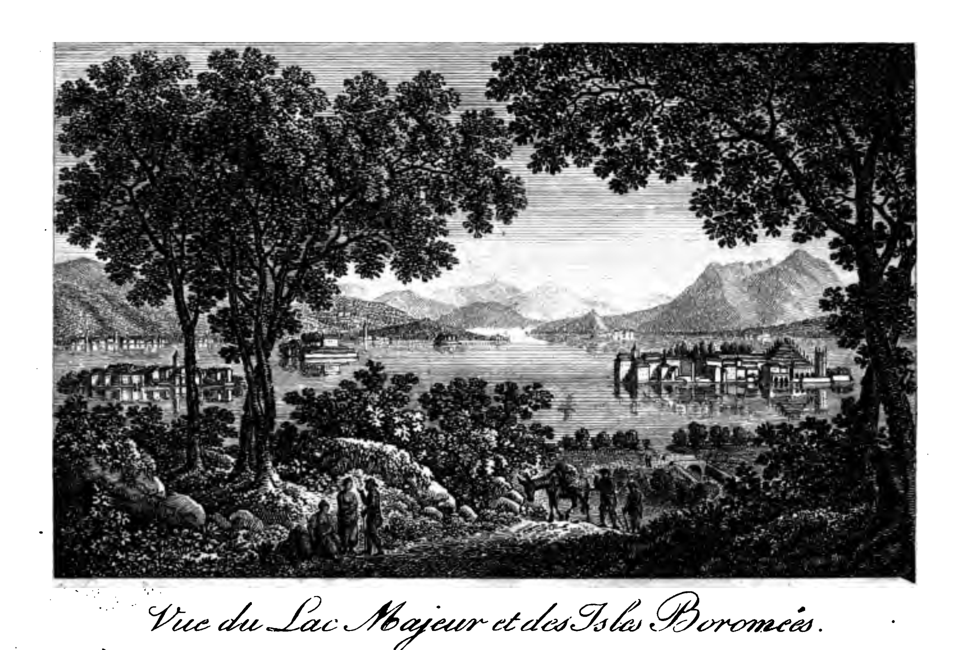








Vue du Lac Majeur et des Isles Boromées.

Ma Promenade au delà des





Isola=bella.

À BERNE,
chez
J. J. Bourgdorfer.
1819.

A

Madame la G.... F.. E..


BRITISH MUSEUM
Transferred
1889
DUPLICATE.

MADAME,

Voici le commencement d'un voyage dont le projet vous a souvent occupée; auquel vous vous êtes déjà préparée par beaucoup d'utiles et d'agréables études. Qui saurait apprécier mieux que moi le bonheur de vous accompagner, de jouir de tout l'intérêt que vous feraient éprouver tant d'objets si dignes de votre admiration, de tout celui que vous inspireriez vous-même avec toute l'amabilité qui vous distingue, avec ces grâces naturelles qui sont de tous les âges et de tous les pays! Mais, c'est un espoir où je n'ose plus prétendre.

Pour m'en consoler un peu, daignez me permettre, Madame, de vous offrir l'hommage de ma petite promenade, comme à la personne du monde à qui je désire le plus qu'elle puisse ne pas déplaire.

C'est avec le dévouement le plus respectueux que je suis,

Madame,

Votre très-humble
et très-obéissant serviteur

M.....

DEPUIS que je me connais, j'avais toujours désiré de voir cette Italie située sous un si beau ciel, peuplée de tant d'augustes souvenirs, de tant d'admirables monumens des arts de la civilisation la plus ancienne et la plus moderne, où tout est classique jusqu'au sol même que l'on foule sous ses pieds. Le voyage d'Addisson, dans lequel sont rappelés si heureusement les passages des anciens, relatifs aux différens lieux dignes d'être remarqués ou par eux-mêmes ou par le seul intérêt qu'y semble attacher quelque vers d'Horace, d'Ovide ou de Virgile, n'avait pas peu contribué, lorsque je le lus pour la première fois, à rendre ce désir encore plus vif. *Italiam, Italiam* avait été long-tems le vœu de mon

cœur, comme il fut le cri des compagnons d'Énée. Mais au lieu d'y chercher, comme eux, un empire, toute mon ambition se bornait à vouloir en contempler les imposantes ruines, à respirer sous ces nobles débris un air embaumé des plus doux parfums, à délecter mon oreille des accens harmonieux de la langue du Tasse et de l'Arioste, des accords plus mélodieux encore de la musique des Piccini, des Sachini, des Paësiello.

J'ai cru pouvoir me consoler quelquefois de n'avoir jamais été à même de satisfaire un désir qui m'avait si fortement occupé, d'abord en me rappelant avec quel intérêt j'avais joui de la conversation d'un abbé Galiani, d'un marquis de Caracioli, de celle de plusieurs autres hommes distingués de cette nation si spirituelle, et qui tous m'avaient paru singulièrement remarquables en ce que l'étendue de leurs connaissances, la profondeur de leur savoir n'avaient rien fait perdre à leur imagination de

son extrême mobilité, ni à leur esprit du mouvement et des saillies de la gaité la plus naïve, la plus originale et la plus piquante. J'ai cru pouvoir m'en consoler encore quelquefois dans les derniers tems de mon bonheur de Paris, lorsque j'allais entendre presque tous les jours la musique des meilleurs opéra buffa, exécutée par des talens tels que ceux de Raffanelli, de Mandini, de Morichelli. Depuis, après avoir regretté, comme tant d'autres amateurs, de voir enlever à leur seconde, à leur véritable patrie les chefs-d'œuvres immortels des arts de l'ancienne Athènes et de l'ancienne Rome, de voir dépouiller Rome moderne des plus riches trésors ajoutés par elle à ces augustes monumens destinés à servir éternellement de modèles à tout ce que l'imagination pourra concevoir encore désormais de grand et de sublime; malgré ces généreux regrets, en revoyant le Louvre et les Tuileries, en parcourant pour la première fois les su-

perbes salles du Muséum, ne m'a-t-il pas été permis d'imaginer que cette Italie, que j'avais tant désiré de voir, venait d'être transportée toute entière à mes yeux dans la nouvelle capitale de l'univers, que j'y contemplais tout à la fois les merveilles de Rome et d'Athènes, de Palmyre, d'Alexandrie et de Babylone ? . . . Mais, revenu de ces premiers momens d'enchantement, en repassant par la rue de l'Échelle dans les boues de la rue St. Honoré et sous les mesquines arcades du Palais-royal, j'ai bientôt reconnu que j'étais fort loin de la basilique de St. Pierre, du Vatican et du Colisée, encore plus loin des cascades de Tivoli. J'ai bientôt éprouvé surtout que le ciel nébuleux qui pesait sur ma tête et ne me laissait voir les objets dont j'étais environné qu'à travers un voile plus ou moins sombre, ne ressemblait nullement à tout ce que j'avais entendu dire du beau ciel de l'Italie. Je n'ai donc jamais pu me guérir

entièrement de mon ancienne passion de voir

> il bel paese
> Ch' Apennin parte, e'l mar circonda, e l'Alpe.

Mais mon âge et ma fortune ne me permettant plus de réaliser, peut-être fort heureusement pour mes dispositions actuelles, des projets auxquels j'attachai trop long-tems les plus riantes espérances de la vie, je me suis contenté d'aller au-delà de nos Alpes, jeter, comme Moyse sur la terre de Canaan, un dernier regard d'amour et de regret sur le pays que je n'osais plus espérer de parcourir, quoique avec des vues beaucoup moins étendues, beaucoup moins ambitieuses que les siennes.

Je n'ai passé que peu de jours, ou, pour mieux dire, peu d'heures seulement sur le seuil de ce beau royaume d'Italie, et vous m'engagez, mon cher Eugène, à recueillir mes souvenirs de ce voyage, comme je recueillis autrefois ceux de mon premier voyage en An-

gleterre, qui ne fut guères plus long. Et pourquoi pas? me direz-vous, serait-il plus téméraire ou plus déraisonnable d'oser décrire un petit coin de notre globe, après l'avoir considéré quelques instans, qu'il ne l'est de vouloir, comme l'ont hasardé tant de sages dans tous les siècles, décrire le système entier de l'univers, pour en avoir observé quelques obscurs fragmens, même durant la plus longue étendue d'une existence aussi passagère que l'est celle de l'homme dans ce monde?

Si je ne vous apprends rien de nouveau, je ne vous dirai du moins rien que de vrai, parce que je vous dirai tout simplement ce que j'ai cru voir, ce que j'ai véritablement éprouvé, ce que j'ai pensé, ce que j'ai rêvé, et comme de raison, sans donner beaucoup plus d'importance à mes pensées qu'à mes rêveries.

Je commence par vous entretenir de ma route; car c'est là, sans doute, ce qu'il y a de plus remarquable dans la

petite promenade que je viens de faire et dont vous me demandez le récit.

En quittant ma paisible retraite, j'ai d'abord été passer quelques jours au sein de l'amitié dans une des plus jolies campagnes des environs de Genève; on n'y jouit pas, à la vérité, de la vue du lac, mais le petit parc qui l'environne, arrangé par la nature dans le meilleur goût des jardins anglais, offre en perspective un amphithéâtre de montagnes du dessin le plus riche et le plus heureux; au fond de ce superbe amphithéâtre, on voit le Montblanc élever au-dessus de toutes les grandeurs du continent sa tête imposante et vénérable. Quelque agréable et quelque intéressante que puisse paraître la situation de cette campagne, c'est le moindre des agrémens que vous lui trouveriez, si vous connaissiez celle qui l'habite, et qui répand sur tout ce qui l'entoure l'intérêt et le repos, la vie et le bonheur. Elle pourrait être beaucoup moins spirituelle

sur la destinée de plusieurs âges, ces monumens ne sont-ils pas faits pour réconcilier l'ame la plus philantropique avec les dangers et les charges inséparables d'un énorme pouvoir ?

Quelque admirable que soit cette nouvelle route, après lui avoir payé le tribut d'admiration que l'on ne saurait lui refuser, les regards du voyageur se reportent bientôt involontairement sur l'autre rive du lac, cette rive suisse encore(*), dont la culture est infiniment plus active et plus variée, qu'anime un bien plus grand nombre de villes, de villages, d'habitations champêtres et de belles campagnes. Toute étendue et toute irrésistible que puisse être la puissance dont on dispose, il faudra donc bien finir par reconnaître qu'il est moins difficile d'établir de superbes routes, que de peupler et de fertili-

(*) Et qui le sera toujours, espérons-le du moins, grâce à l'intérêt même comme à la modération des puissances qui nous entourent.

ser le pays qu'elles traversent, d'y répandre non de la richesse, mais une modeste aisance, du repos et de la sécurité. Il est de vastes entreprises, d'étonnantes révolutions, d'admirables prodiges d'art et d'industrie que la magie du pouvoir absolu semble seule capable de produire, et qu'elle produit souvent avec une promptitude, une facilité que l'on a de la peine à concevoir. Mais il est d'autres résultats d'une heureuse civilisation qui paraissent hors des limites de ce grand pouvoir, qui ne se développent jamais parfaitement que sous la douce influence des lois et des mœurs d'un régime plus libre, à la faveur de certaines circonstances purement locales et surtout, grâce à l'action lente du tems et du progrès plus ou moins sensible des lumières, de la culture et de l'esprit public.

Suivant ma vieille habitude, quand je voyage, d'aller reconnaître les environs du gîte où je tâche d'arriver de

bonne heure, en parcourant le soir les rues et les alentours d'Évian, assez célèbre autrefois par ses eaux, et le voisinage du fameux monastère de Ripaille, je n'ai pu voir sans quelque peine les ruines d'une église abattue pour ouvrir à la route une voie plus commode et plus directe. Il est triste, me suis-je dit tout bas, de ne pouvoir faire son chemin dans le monde, le faire à sa fantaisie, et surtout aussi vite qu'on en a toujours envie, sans renverser et sans détruire. Ce n'est pas le moindre des motifs qui m'eut dégoûté, ce me semble, de vues trop ambitieuses, si j'avais été jamais à portée de m'y livrer avec quelque apparence de succès.

D'Évian j'ai été dîner à Boveret, l'auberge la plus propre de tout le pays, parce qu'elle est tenue dans ce moment par une famille vaudoise. Cette jolie hôtellerie m'a laissé plus d'un souvenir agréable. D'abord la situation en est ravissante. Dans un petit vallon au bord

du lac qui dans cet endroit n'a guères plus d'une demi-lieue de largeur, on a devant soi l'agréable rive de Vevey, de Clarens, de Montru, dominée par de riches côteaux de vignes, et au-dessus de ces riantes collines les roches élevées de la Dent de Jaman, à droite la large langue de terre derrière laquelle le Rhône va porter au petit océan de Genève le tribut de ses ondes, et qui forme un point de vue singulièrement pittoresque. Plus imposant peut-être, je le trouve cependant moins agréable que celui de la pointe de terre plus étroite, mais d'une plus heureuse culture, près de la sortie du lac de Zuric, au-delà de laquelle, des hauteurs de Zolliken, on découvre encore, entre la ville et les vergers de cette pointe de terre, la belle et grande nappe d'eau que nous avons vue si souvent, aux derniers rayons d'un beau jour se colorer des plus brillantes nuances d'or, de pourpre et d'azur.

Vous confierai-je à présent, mon cher Eugène, la bonne fortune qui devait attendre ici votre vieil ami. Et comment me refuser au plaisir de vous la raconter? Au retour d'une petite promenade, en rentrant dans la salle à manger, j'y trouve . . . ah! devinez qui — quelque jolie fille d'hôtesse — oui très-jolie. — Mais ce n'est plus ce qui me touche. — Quelque vieux ami que vous n'espériez plus revoir. — Ah! j'en aurais été fort heureux. Mais ce n'est pas cela. — Et qui donc? Deux religieuses. — Aussi séduisantes peut-être que les sœurs capucines de Gentil Bernard. — Point du tout; deux religieuses du Valais, aussi ressemblantes aux deux religieuses du célèbre tableau de Champagne, que si le tableau venait d'être fait d'après elles. Je ne pouvais me lasser d'admirer cette merveilleuse ressemblance. Je les ai priées de me faire l'amitié de dîner avec moi. Leur sainte modestie a bien voulu m'accorder cette

faveur de la meilleure grâce du monde. J'ai pris beaucoup de part au tendre regret qu'elles m'ont témoigné de la suppression du couvent où elles comptaient finir tranquillement leurs jours en Savoye. Et pour les remercier de la confiance que j'avais eu le bonheur de leur inspirer, je me suis empressé de partager avec elles la petite provision de café que j'avais prise avec moi, ce qui leur a fait, ce me semble, presque autant de plaisir que cela m'en a fait à moi-même.

Mes bonnes religieuses m'ont fait oublier de vous rappeler que d'Evian à Boveret l'on passe au pied même des roches de Meillerie. Un enthousiaste de Jean-Jacques Rousseau, comme je l'étais à dix-sept ans, n'aurait pu remarquer ici sans un violent chagrin à quel point la belle route a gâté l'aspect solitaire et mélancolique de ce lieu sauvage. Avec quelque intérêt que mes vieux souvenirs l'aient cherché, c'est

en vain que j'ai tâché d'y reconnaître la pointe glacée du roc escarpé sur lequel St. Preux avait tracé ces brûlantes expressions d'un amour et d'un désespoir que je partageais, il y a près d'un demi-siècle, avec une bonne foi qui surpassait encore tout le charme de ma tendre et dévote admiration.

J'ai parcouru la plus considérable et la plus étendue des vallées du Valais, depuis la porte de Sez, près de Saint-Gingo, jusqu'aux frontières du royaume d'Italie, et quoique je n'aie fait que traverser deux fois ce pays, j'en ai vu assez pour me persuader, comme beaucoup d'autres voyageurs, que c'est une des contrées les plus remarquables de l'ancienne Helvétie.

Le Valais s'étend du nord-est au sud-ouest depuis le mont Furca, le plus intéressant et le plus mémorable des glaciers de la Suisse, jusqu'à Martigny, ensuite se détourne assez sensiblement du côté de l'ouest, jusqu'au lac de Ge-

nève. La longueur totale de la vallée est de trente cinq à trente six lieues, sur une largeur le plus souvent moindre d'une lieue. Le Rhône, qui prend sa source non loin du glacier de la Fourche, dans trois petites fontaines situées au pied de la montagne de Sass, à 5400 pieds au-dessus du niveau de la mer, traverse ce long et étroit vallon dans toute sa longueur. Du côté de la Savoye, on y entre par la porte de Sez, qui n'est en effet qu'une très-grande porte attenante aux murs ruinés d'un vieux château tout-à-fait isolé, mais pour laquelle vous trouverez, comme moi, qu'il est impossible de ne pas avoir quelque considération, ne fut-ce qu'en faveur des rapports de ce nom avec celui d'une des plus fameuses portes de Troie dans l'Iliade. Du côté de la Suisse, l'entrée est plus sérieusement remarquable, c'est le pont de St. Maurice dont la porte se ferme tous les soirs. Ce pont sur le Rhône, déjà très-profond dans cet en-

la main du plus habile paysagiste n'aurait pu, ce me semble, y jeter plus heureusement pour en varier le dessin, pour en adoucir l'aspect d'ailleurs si sombre et si sauvage.

A un quart de lieue de la ville, mais à une élévation considérable, vers le milieu d'une haute parois de rochers, vous découvrez une espèce de terrasse à l'un des bouts de laquelle se trouve une fort grande chapelle, à l'autre un petit ermitage. On y monte par un sentier fort étroit qui serpente à travers de nombreux précipices et de buttes fort escarpées, mais, dans les endroits les plus difficiles, par des débris d'escaliers de plusieurs centaines de marches. Eh bien! c'est ce dangereux et pénible voyage que fait communément deux fois par jour le pauvre religieux qui dans ce moment habite le petit ermitage, et il le fait sans aucune crainte, sans aucun accident, quoique depuis plusieurs années complétement aveugle.

Ne bénirez-vous pas avec moi, mon cher Eugène, les merveilleuses ressources par lesquelles la nature et la Providence suppléent souvent aux pertes qui semblaient le plus irréparables? Ce n'est pas le seul exemple de ce genre que j'aie rencontré. Aux bains du Gourniguel (*), j'ai causé souvent avec une pauvre vieille également aveugle, et qui, malgré sa cécité, retrouvait son chemin à travers des bois et des passages plus ou moins périlleux pour aller dans les hameaux des environs faire sa quête, ou les petites commissions dont on croyait pouvoir la charger et dont elle s'acquittait toujours avec beaucoup d'intelligence et d'exactitude.

Tout chargé que je suis du poids de mes treize lustres, je n'en ai pas moins grimpé jusqu'à la cellule du pauvre aveugle clairvoyant. C'est un des lieux saints les plus fréquentés de toute la

(*) A six lieues de Berne, sur une montagne située au nord de la chaîne du Stockhorn.

contrée, et j'ai pu profiter encore des derniers rayons du soleil pour y jouir d'une fort belle vue. L'œil y suit avec intérêt le cours du Rhône à travers une grande partie du vallon. De loin, on apperçoit au sud les monts Velan et Valsovey qui font partie du grand St. Bernard, et ont environ 10000 pieds au-dessus de la mer.

De retour à l'auberge de St Maurice, j'ai appris qu'elle était tenue dans ce moment par un officier qui, après avoir servi quelque tems dans un régiment suisse en Espagne, s'est laissé tenté de préférer à ce noble service celui d'une jolie Espagnole qu'il a trouvée dans l'île de Majorque, et qu'il a emmenée avec lui dans sa patrie. J'ai quelque regret d'être obligé d'ajouter qu'aujourd'hui ce dernier service lui paraît souvent offrir encore plus de peines et de dangers que l'autre. Quoiqu'il en soit, l'auberge n'en est pas moins une des plus agréables de tout le pays.

En quittant le lendemain matin Saint-Mauriee, j'étais fort impatient d'arriver au pied de la fameuse cascade de Pisse-vache. Mais l'aspect de cette prodigieuse chûte d'eau n'a pas répondu tout-à-fait à mon attente. Le ruisseau qui la forme se nomme la Salanche; il tombe en effet de plusieurs centaines de pieds de hauteur; cependant sa chûte ne devient verticale qu'à cent pieds au-dessus du sol, et ne présente pas à l'œil une fort belle masse d'eau. L'effet le plus intéressant de ce phénomène est celui des superbes iris que l'on y voit paraître, lorsque la cascade, comme je l'ai vue, est éclairée par le soleil avant midi. Tout ce qui l'environne d'ailleurs n'a rien de pittoresque. Des deux côtés, on ne voit que des collines de brêche et de cailloux presque nues; mais on les gravit assez facilement pour se placer tout près de la colonne et, pour ainsi dire, derrière les rézeaux de poussière humide qu'elle répand autour d'elle.

A peu de distance de là, le chemin passe sur le pont du Trient, torrent qui sort des rochers par une ouverture fort remarquable dont ce torrent occupe toute la largeur. A propos de ce pont, je ne puis m'empêcher d'observer qu'à l'exception de celui de St. Maurice et de ceux qui ont été refaits pour la nouvelle route du Simplon, tout les ponts du Valais m'ont paru d'une si mauvaise construction et si mal entretenus, que ce qu'on a de mieux à faire en y passant, c'est de fermer les yeux et de se recommander dévotement à la protection de St. Nepomuc, qui, pour avoir eu, comme on sait, le malheur de s'être noyé lui-même, n'en est pas moins devenu le patron révéré de tous ceux qui s'exposent au même danger que lui.

Une cascade beaucoup plus digne, ce me semble, que celle de Pissevache d'occuper les pinceaux d'un artiste, c'est celle de Turtman ou Tortemagne; l'encadrement en est incomparablement plus

plus riche, les accidens infiniment plus variés et plus caractéristiques; elle m'a rappelé sous plus d'un rapport celle du Reichenbach, quoique cette dernière, sans doute, ait quelque chose de plus imposant encore, et que ses sauvages beautés frappent d'autant plus qu'elles forment un contraste si remarquable avec le repos des belles prairies et des riantes habitations de la vallée où vont se perdre le tumulte et le fracas de ses abondantes eaux.

Je doute qu'il existe un pays dans l'univers qui présente une aussi prodigieuse richesse d'eaux de tout genre que la Suisse, et très-particulièrement le Valais, le pays des Grisons et l'Oberland bernois. C'est dans ces montagnes que se trouve la source des fleuves qui traversent une grande partie de la France, de l'Allemagne et de l'Italie. Outre ces immenses réservoirs de glaces, de lacs, de rivières, de torrens et de ruisseaux sans nombre, dont les ondes sont

en général aussi claires que rapides, il n'est peut-être aucune espèce d'eaux thermales et minérales que l'on n'y rencontre. La nature semble s'être plue non-seulement à les multiplier, mais encore à les varier, autant que possible, quant au degré de leur chaleur naturelle, et quant à la réunion plus ou moins forte, plus ou moins légère, plus ou moins simple, plus ou moins compliquée des substances minérales dont elles se composent. Les eaux de Baden et de Schinznach, toutes chaudes qu'elles sont, n'ont pas à beaucoup près la force de celles de Leuk ou Louesch, les plus brûlantes et les plus vivifiantes que l'on connaisse en Europe, mais qui, d'une vertu souveraine dans certaines maladies, et particulièrement dans les maladies de peau, sont tellement actives qu'elles risquent de tuer ceux qu'elles ne guérissent pas. Elles font quelquefois éprouver même à ceux qu'elles ressuscitent des angoisses et des tourmens,

au prix desquels, des personnes que l'effet de ces eaux avait miraculeusement guéries, m'ont avoué qu'elles n'auraient pas le courage de racheter une seconde fois leur existence. Lorsque ces eaux jaillissent de la source, elles sont tellement bouillantes qu'il faut les laisser exposées plusieurs heures à l'air, avant qu'elles soient tombées au degré de chaleur où l'on puisse supporter de s'y baigner. (*) Les grands bassins dans lesquels on se baigne, contiennent ordinairement trente à quarante personnes, et l'on y passe plusieurs heures de suite en société très-intime et très-familière avec des malades atteints de maux souvent fort dégoûtans et réputés même contagieux, sans qu'il en résulte aucun inconvénient, grâce aux merveilleuses vertus de ces eaux bienfaisantes, qui, d'après une expérience

(*) La température la plus basse des onze ou douze sources qui les fournissent est de 37 degrés, et celle de la grande source de 41, 52 selon le thermomètre de Réaumur.

bien constatée, doivent préserver encore plus sûrement du mal, qu'elles n'en guérissent.

De savans médecins et d'habiles chimistes regardent les sources minérales de St. Maurice, dans les Grisons, comme égales du moins aux eaux si célèbres de Pirmont. On n'en connaît point de plus légères et de plus propres à ranimer doucement la circulation que celle de Pfeffers. Combien d'autres ne pourrais-je vous citer encore, en me bornant même à ne nommer que celles que je connais, et il en est peut-être un plus grand nombre dont j'ignore jusqu'au nom.

Indépendamment des eaux thermales et médicinales si multipliées dans la majestueuse enceinte de nos Alpes et des fleuves que leurs glaciers versent dans nos vallées, est-il une contrée en Europe plus abondante en sources ordinaires? Il n'est presque point de bourg ni de village où l'on ne puisse remarquer

quelques fontaines publiques mieux entretenues et souvent même mieux décorées qu'on n'en voit dans beaucoup de petites villes de France et d'Allemagne. Il y a plusieurs districts des cantons de Zuric, de Berne et d'Appenzell où, dans tout manoir un peu considérable, on ne croirait pouvoir se passer, si ce n'est d'une source, au moins d'une belle fontaine à soi.

Comme toute espèce de richesse a ses inconvéniens, celle-ci ne manque pas d'avoir aussi les siens. Parmi cette prodigieuse quantité de sources et d'eaux salutaires, il en est aussi sans doute un assez grand nombre qui ne le sont nullement. Les unes sont excessivement froides, excessivement âpres, d'autres fort séléniteuses et, quoique très-limpides en apparence, chargées cependant de beaucoup de parties hétérogènes plus ou moins malfaisantes. C'est ce que l'on reproche surtout aux eaux du pays que je vous fais parcou-

rir en ce moment. On leur attribue en grande partie les énormes goîtres, qui ne sont nulle part aussi fréquens, aussi monstrueux que dans le Valais. Le célèbre Haller croyait pourtant que cette incommode et choquante difformité pouvait provenir encore plus souvent de l'influence pernicieuse des courans-d'air auxquels ce long vallon est singulièrement exposé, découpé comme il l'est par d'étroites gorges, par de profonds ravins et par tous les angles rentrans et sortans des hautes montagnes qui l'enserrent de toutes parts.

La richesse des eaux, la singulière variété des sels et des minéraux mêlés dans leur composition, celle des différens effets et des différentes vertus qui en résultent, sont peut-être encore moins admirables en Suisse, moins frappantes que l'extrême variété de formes et de couleurs que leur prêtent la grande diversité des terres et le mélange des substances à travers lesquelles

ces eaux se trouvent filtrées, et la prodigieuse inégalité du sol qu'elles traversent ou sur lequel elles se répandent, sans oublier encore la mobilité vraiment magique de tous les reflets divers qu'elles reçoivent, dans un horison presque partout assez borné, d'un ciel tour-à-tour ou fort sombre et fort nébuleux, ou de la plus vive transparence et des nuances de lumière les plus pures et les plus brillantes. Là, vous voyez ces eaux se répandre tantôt dans de vastes bassins et former des lacs qui du moins habituellement n'offrent que l'aspect le plus paisible, tantôt en fleuves du cours le plus imposant et le plus majestueux, tantôt en rivières et en ruisseaux dont les ondes conservent presque toujours la plus parfaite limpidité, tantôt en torrens et en cascades dont l'imagination la plus poétique et la plus pittoresque n'aurait pu diversifier, ce semble, les accidens avec une fécondité plus étonnante et plus heureuse.

Cette dernière partie du magnifique spectacle que présente la Suisse sous ces différens rapports n'est peut-être nulle part aussi riche que dans le Valais. Mais on conçoit aisément aussi que tous ces torrens et toutes ces cascades d'un si bel effet aux yeux du voyageur et de l'artiste, n'ont pu manquer d'occasioner souvent de terribles ravages et d'accumuler surtout des obstacles presque insurmontables, dans certaines saisons, au projet de route le plus hardi dont on ait jamais conçu le plan, et qui même se trouve exécuté déjà, du moins en grande partie, avec une puissance et un bonheur qu'on ne saurait assez admirer.

Après la longue digression où m'a jeté la vue de la fameuse cascade, dont l'ignoble nom semble ne peindre que trop bien l'abondance et l'uniforme mouvement de ses eaux, quelque énorme que soit la hauteur de leur chûte, il est bien tems de rentrer enfin dans la route que

j'ai entrepris de vous faire parcourir, en vous priant cependant de n'être pas plus pressé d'arriver que je ne l'étais moi-même.

De Saint-Maurice, on passe à Martigny, ville connue du tems des Romains sous les noms d'Octodurum, de Forum Claudii, de Vicus Veragrorum. Sur le sommet d'une colline à l'entrée de la ville, on voit les ruines d'un très-grand château, celui de la Bathia, mais dont le caractère rappelle des tems beaucoup plus modernes que l'époque où Galba, lieutenant de César, avait dans cette contrée un camp retranché que les Veragri et les Seduni, peuples du Bas-Valais, vinrent attaquer : ayant été repoussés, Octodurum fut mis en cendres.(*) Mais les Romains accordèrent à la valeur des vaincus, dit le D.r Ebel, des droits que le Latium n'avait obtenus qu'avec peine. Le climat de cette con-

(*) Voyez les Commentaires de César, au commencement du troisième livre de bello gallico.

trée est fort chaud ; il y croît des vins très-spiritueux, dont les plus estimés sont ceux de la Marque et de Coquempin. Le miel qu'on y recueille passe pour être des plus exquis qu'on ait en Suisse. C'est vis-à-vis de Martigny, sur l'autre rive du Rhône, que sont les villages de Fouly, Branson et Nasimbre, où l'on prétend qu'il y a une multitude de Cretins. J'en parlai à l'aubergiste, homme fort intelligent, qui m'assura que le nombre en avait beaucoup diminué depuis quelques années, sans pouvoir m'indiquer cependant aucune raison plausible de cet heureux changement, si ce n'est peut-être le moins d'égards superstitieux que l'on a conservés de nos jours pour ces êtres, hélas! si tristement disgraciés de la nature(*); qu'il est peut-être permis de douter s'ils

(*) Hyppocrate nous apprend que les Scythes avaient à peu près la même vénération pour ceux qui parmi eux naissaient ευνυχιαη ou εναριες, par la crainte d'éprouver le même sort. Hypp. de aere, aqua et locis, p. 351, T. I. édit. de Van der Linden.

appartiennent véritablement à l'espèce humaine. En supposant que l'assertion de l'aubergiste soit fondée, ne serait-il pas intéressant de rechercher et d'examiner les circonstances d'un fait aussi remarquable? Cet examen pourrait donner lieu sans doute à plus d'une découverte importante; il devrait servir aussi, ce me semble, à détruire, ou, à confirmer l'opinion avancée par M. Ramond, dans son ouvrage sur les Pyrénées, relativement à l'origine historique des Cretins.

Après m'être arrêté près d'une heure à Martigny, mon voiturier me proposa d'aller dîner à Saint-Pierre. Ce village en allemand porte le nom imposant de Saint-Petersbourg; mais il est fort indigne assurément. Je m'y trouvai plus seul que je ne l'avais été depuis longtems. Durant le très-mauvais dîner qu'on m'y donna, laissant errer mon imagination de souvenir en souvenir, de rêverie en rêverie, je regrettai plus

d'une fois d'être beaucoup trop vieux pour oser seulement espérer le bonheur de voir jamais la superbe capitale du plus vaste empire de l'Europe et de l'Asie, et d'y porter encore moi-même aux pieds de son généreux Souverain tous les hommages de la plus douce admiration, de la plus respectueuse reconnaissance . . . .

De Saint-Pierre, je fus coucher à Sion, en allemand Sitten, en latin Sedunum. J'y arrivai d'assez bonne heure pour parcourir cette ancienne capitale du Valais, située au milieu de la plus grande plaine qu'il y ait dans la longue vallée du Rhône. Cette ville est bâtie sur la rive droite du Rhône et sur le ruisseau de Sitten qui prend sa source dans les glaciers du Gheltenhorn. On sait que, dans le cinquième siècle les Romains en furent chassés par les Bourguignons. On y trouve beaucoup d'antiquités romaines. Sion est entouré de trois châteaux; le plus bas, nommé

Majorie ou Meierbourg, servait de résidence ordinaire à l'évêque, et c'est là que se rassemblait aussi la diète des députés de toutes les communes du Valais. Un incendie en a détruit la plus grande partie, il y a quelques années, et l'a rendu tout-à-fait inhabitable. Le second château, qui s'appelle Valerie, était, dit-on, fortifié du tems des Romains. Le plus élevé de ces châteaux, connu sous le nom du Tourbillon, renferme la collection des portraits de tous les évêques de Sion, depuis l'an 300. On peut bien se permettre de présumer que tous ces portraits ont été faits d'imagination, au moins jusqu'à ceux du treizième siècle, tant que M. Serroux d'Agincourt n'en aura pas décidé autrement. Le plus curieux est celui du Cardinal Matthieu Schinner, qui, au commencement du seizième siècle, par ses intrigues et par son attachement à la cour de Rome, parvint à troubler si dangereusement l'union et le repos des

ligues suisses, même à compromettre d'une manière plus funeste encore la réputation de leur antique loyauté. Je me suis presque reproché l'empressement que j'avais eu de chercher à voir le portrait de ce trop fameux prêtre. Quel est donc le prestige qui nous fait attacher au souvenir des hommes qui n'ont employé la puissance ou la faiblesse de leurs moyens qu'à troubler le monde, je ne sais quel intérêt mêlé d'admiration et de curiosité, tout autant que de haine et d'indignation ?

Entre la ville et le Sanetsch, sur des rochers d'un accès très-difficile, l'on voit encore les ruines des châteaux de Séon et de Montorges. Ce fut à Séon que le Baron de Thurn, en 1370, fit précipiter du haut des rochers sur lesquels est situé ce château, son oncle Guichard, évêque de Sion. Les Valaisans, pour punir ce crime, attaquèrent ce Seigneur, le défirent dans une bataille sanglante entre Sion et St. Léo-

nard, et le chassèrent de leur pays. L'an 1417, sans doute, pour se montrer également justes envers leurs prélats comme envers leurs barons, ils assiégèrent dans ce même château de Séon l'évêque Guillaume, et après lui avoir accordé libre sortie, ils mirent le feu à son château ainsi qu'à celui de Montorges. Ces différentes ruines méritent d'être visitées, non seulement en faveur des souvenirs historiques qu'elles rappellent, mais bien plus encore en faveur des points de vue singulièrement pittoresques et des agréables promenades dont elles sont environnées. Plusieurs jolies habitations embellissent les côteaux qui s'étendent en face de la ville. C'est vis-à-vis, dans la commune de Bremis, que l'on voit un ermitage presque aussi remarquable que celui de Fribourg; il est composé d'une église, d'un cloître et de plusieurs cellules, le tout taillé dans le roc vif. Cet ermitage construit au seizième siècle, ainsi d'un siècle

plus ancien que l'autre, était dans l'origine un couvent de Cordeliers : maintenant il est habité par un seul ermite.

Sierre n'est qu'à trois lieues de Sion. Les eaux y sont fort mal saines et causent de l'enrouement quand on les boit froides. Mais c'est dans les environs de ce bourg que croissent des vins qui, recueillis et faits avec soin, ressemblent aux meilleurs vins muscats et même au vin de Malvoisie. La noble et ancienne famille de Courten, qui a donné à la France plusieurs généraux et un grand nombre d'excellens officiers, possède les meilleurs vignobles de cette contrée, et y a bâti d'assez belles maisons. Vieux comme je le suis, mon cher Eugène, et par conséquent grand amateur de vieilles anecdotes, comment vous parler des antiques possessions de cette respectable famille sans vous rappeler ici le mot d'un M. de Courten que je n'ai plus connu, mais que j'ai souvent entendu citer. Il était fort caustique.

invité à souper chez un grand seigneur de France où l'on voulait s'amuser de ses saillies accoutumées, on chercha long-tems à mettre son esprit en jeu sans y réussir. Enfin, quelqu'un, pour l'agacer, s'avisa de lui dire : Eh bien! Monsieur, que pensez-vous du projet qu'on vient de proposer au Roi, de lever des régimens de cavalerie montés sur des Suisses? — Ce que j'en pense? On aura cru apparemment qu'il n'y avait plus que ce moyen pour les empêcher de reculer.

Au sortir de Sierre on passe le Rhône dont on suit alors la rive gauche; on traverse la forêt et le village de Tinges, ensuite le ruisseau de Grusille, et l'on se trouve en face du bourg de Leuck, derrière lequel s'ouvre la gorge de la Dala, et à une grande hauteur les sentiers escarpés du mont Ghemmi. Cette partie du chemin qui va joindre actuellement la route du Simplon est assez pénible. Un employé français que j'avais

rencontré à Sierre m'en avait prévenu. Il me dit que, lorsque les nouvelles dispositions relativement au Valais seraient décidées, on avait déjà formé le projet de continuer la route sur l'autre rive, et de la conduire jusqu'aux bains même dont l'abord, comme on sait, a toujours été fort difficile et souvent même dangereux. Les malades hors d'état de supporter le mouvement du cheval sont obligés de s'y faire porter en chaise ou plutôt sur une espèce de brancard. La distance actuelle de Sierre aux bains de Leuck est de cinq fortes lieues de montée presque continuelle.

Je vous ai déjà parlé de la seule chose intéressante qu'il y ait à voir à Tortemagne ou Turtman; c'est la belle cascade du torrent dont ce lieu porte le nom. Ainsi je me garderai de vous y retenir plus long-tems, et j'en suis d'autant moins tenté que c'est un des plus misérables gîtes de la route. Je me hâte de vous faire passer dans la vallée de

Vispach, au fond de laquelle s'élèvent le Mont-Rose, le mont Cervin et le mont Moro, qui séparent le Valais du Piémont. Depuis le pont sur lequel on passe la Visp, aussi considérable dans cet endroit que le Rhône lui-même, on découvre le sommet du Mont-Rose qui n'est qu'un petit nombre de toises moins élevé que le Montblanc. Cette vallée de Visp offre une nature extrêmement sauvage et romantique. On y trouve, dit-on, une grande variété d'espèces de plantes et de pierres des plus rares et des plus curieuses. C'est au-dessus de Vispach qu'était situé jadis le château de Hubschbourg, manoir du comte de Visp et Blandra. A cette époque du treizième et du quatorzième siècle, la plus grande partie de la noblesse valaisane, dont l'insolente tyrannie est fameuse dans l'histoire, résidait dans les repaires de ce sombre désert. C'est près de Visp qu'en 1388 le comte Amedée de Savoye fut battu par les Valai-

sans. Ce prince y perdit, s'il en faut croire les chroniques du pays, quatre mille hommes, tant chevaliers que simples soldats. C'est après cette bataille que les vainqueurs détruisirent le château de Hubschbourg et plusieurs autres moins connus.

De Vispach, l'on arrive à Brigg ou Briege par une des parties les plus fertiles de la vallée du Rhône qui là, surtout aux environs de Glyss, commence à s'élargir sensiblement. Briege renferme d'assez grandes et belles maisons; elles sont couvertes de schistes micacés d'un blanc brillant et argenté. Plusieurs églises, principalement celle des Jésuites, sont décorées d'une sorte de beau lavezzi ou pierre ollaire, que les Allemands nomment Giltstein. Le fond en est vert et coupé de veines d'un jaune clair qui se croisent, le grain très-fin et la polissure grasse au toucher. Ce bourg était dans ces derniers tems la résidence du grand-bailli, le premier

magistrat de la petite république dont la constitution n'avait hélas! pour garantie que la protection des deux gouvernemens qui n'existent plus, le gouvernement helvétique de 1798 et celui de la république Cisalpine.

M. le Docteur Ebel observe que cette belle contrée du Valais est très-exposée aux orages et aux tremblemens de terre; celui qui renversa Lisbonne en 1754 causa aussi de grands ravages à Briege; mais les suites en furent cependant beaucoup moins funestes que celles des orages politiques dont ce pays a si cruellement souffert durant la guerre, en 1798 et 1799; il fut également pillé par les Français, par les Vaudois et par les Autrichiens. Ces derniers, depuis Domo d'Ossola, passèrent le Simplon et s'avancèrent jusqu'à Briege.

Les environs de Briege jouissent d'un climat extrêmement chaud, à cause des hautes montagnes qui de toutes parts leur servent d'abri. On y cultive beau-

coup de vignes et de safran. L'on y trouve de la molybdène, de l'orpiment, de la serpentine, des schistes de chlorite, de fort beau talc commun et de la rayonnante. A une lieue au-dessus de la ville, on voit du gypse primitif et des pierres calcaires primitives parmi les couches de schistes micacés.

En général, on peut dire qu'il est peu de produits du règne végétal et du règne minéral dont on ne trouve le germe, souvent encore des exemplaires très-distingués et très-frappans, dans cette mémorable vallée du Rhône. Peut-être suffirait-il d'en contempler le dessin à vue d'oiseau pour juger qu'elle doit nécessairement jouir de ce singulier avantage. La nature s'est plue, pour ainsi dire, à en distribuer elle-même les grands compartimens, comme l'art sut disposer ceux du jardin des plantes, pour y rassembler dans un petit espace les richesses de climats très-différens. En moins d'une demi heure,

vu les brusques inclinaisons des hautes montagnes ou des côteaux qui en terminent la pente, vous passez subitement des plaines les plus fertiles de la Provence ou de l'Italie dans les contrées les plus sauvages de la Sibérie ou du Kamtschatka. Bientôt après, au sortir de ces mêmes déserts, vous croyez vous retrouver au pied du mont Hymette ou dans la délicieuse vallée de Tempé. A très-peu de distance des lieux où vous venez de cueillir les végétaux des contrées les plus méridionales de l'Europe, vous êtes étonné de rencontrer encore de nouveau ceux que produisent les régions glacées du pôle. Entre les villages de Simplon et de Rudens, dans le Zwitschberg, il existe une mine d'or que les Obregeon et les Otero du Valais (*) MM. Stokalper et Wægener essayèrent d'exploiter pendant plusieurs années avec quelque succès, quoique

(*) Les riches propriétaires de la mine de Valenciana dans la nouvelle Espagne.

avec infiniment peu de moyens, et fort embarassés encore par l'espèce de mystère dont ils furent obligés de couvrir leur entreprise. Ces faibles travaux furent entièrement abandonnés à l'époque où les Français et les Vaudois envahirent et ravagèrent le pays.

Tout ce que la nature a prodigué de richesse et de singularités à cette contrée encore trop peu connue, paraît d'autant plus remarquable que l'industrie humaine n'a presque rien fait jusqu'à présent pour les faire valoir. Je ne sais s'il est un coin de l'Europe habitée où l'on apperçoive aussi peu de traces de travail et de culture que n'en offrent les parties même de ce pays qui en étaient le plus susceptibles, et qui, par les bienfaits qu'y recueille, pour ainsi dire, gratuitement l'indolence de ses habitans, annoncent assez avec quelle richesse la terre eût récompensé leurs peines et leurs soins. Les ceps de vigne les plus précieux y traînent communément

munément à terre sans que personne songe à les relever ou à les tailler : le seul appui qu'on leur laisse sont quelques débris de roc, les herbes et les petits arbusses sauvages qui croissent autour. Rien de plus rare que de voir ici quelque chose qui ressemble à un jardin, à un verger, à des champs soigneusement labourés ; les semences y semblent avoir été jetées au hasard. Les prés, quoique, dans plusieurs endroits, émaillés de fleurs des nuances les plus vives et les plus variées, ne sont généralement que d'abondans pacages dont la fertilité naturelle du sol a fait seule tous les frais. Aussi la plupart des bestiaux qu'on y rencontre sont-ils fort maigres et de l'apparence la plus chétive.

On trouve dans le Valais encore moins d'habiles artisans que de soigneux cultivateurs. Pour bâtir, pour réparer la plus misérable chaumière, il faut avoir recours à des ouvriers de

Suisse ou d'Italie. La paresse naturelle aux montagnards, lorsque d'heureux ou de malheureux hasards ne les ont point tirés forcément de cet état habituel d'insouciance ou d'engourdissement, est portée ici beaucoup plus loin que dans aucune autre partie des Alpes. Aussi n'en est-il aucune qui porte plus sensiblement l'aspect de la pénurie et de la misère. Il faut en excepter cependant les petites villes de St. Maurice, de Sion et de Brigue, où l'on voit plusieurs maisons assez bien bâties, tristes et faibles restes de l'espèce d'opulence dont avaient joui les anciennes familles du pays, telles que celles des Courten, des Verrats, des Le Preux, des Lavalla, des Stokalper. Cette dernière, dit-on, possède encore de très-grands biens.

Quoiqu'il en soit, si, pour mériter d'être libre, il suffit qu'un peuple soit bon, doux, religieux, attaché même avec une sorte de superstition à ses anciennes lois, à ses anciens usages,

peu de peuples furent aussi dignes de conserver leur indépendance que le peuple valaisan. Peu de peuples aussi firent de plus grands sacrifices pour la maintenir, tant que l'on osait croire encore qu'il était possible ou qu'il était permis de la défendre, même contre la première puissance du monde. Il serait trop affligeant de rappeler ici les dévastations révoltantes auxquelles ce bon peuple vit livrer son pays en 1798 et 1799. Mais ce qu'on ne doit poin oublier, c'est que par son dévouement à la constitution qu'il avait héritée de ses ancêtres, le Haut-Valais fut réduit à un tel excès de misère que, sans les secours en vivres et en argent envoyés à ces infortunés, et par le gouvernement helvétique, et par plusieurs particuliers vraiment philanthropes de Berne, de Lausanne et de Neuchâtel, la famine eût fait de tout ce pays un affreux cimetière.

On n'apperçoit encore partout que

trop de traces d'une époque si désastreuse, et dont les souvenirs sont d'autant plus pénibles que la généreuse résistance opposée à de si puissantes usurpations, et soutenue au prix de tant de sacrifices, n'eût que des suites encore plus funestes, sans aucun résultat décidément utile. Je me trompe, elle a prouvé du moins ce qu'il en coûte de sang et de malheurs pour vaincre le peuple le plus faible, lorsqu'il est défendu par ses rochers et par son enthousiasme religieux pour son antique indépendance.

Si les Valaisans sont pauvres et dénués de toute industrie, ils ont, ce semble, encore moins de besoins qu'ils n'ont de ressources; oui, loin d'éprouver les besoins du luxe ou de la richesse, ils ne paraissent pas même connaître ceux de la plus simple propreté. Couverts de sales haillons, ils ont l'air de n'en être ni plus humiliés ni plus mécontens. Il y a, dit-on, dans quelques

vallées latérales de la grande vallée du Rhône des races d'hommes assez belles, assez robustes.(*) C'est apparemment aussi là qu'il faut chercher ces beautés valaisanes dont St. Preux parle avec tant de complaisance, quoiqu'un peu choqué de l'énorme ampleur de leur gorge qui n'avait dans sa blancheur éblouissante qu'un des avantages du modèle qu'il osait lui comparer. Dans toute la partie du pays que je viens de traverser, cette énorme ampleur et cette blancheur éblouissante ont également disparu. Du moins je n'en ai rien vu. Mais sans y prendre encore autant d'intérêt que l'amant de la nouvelle Héloïse, je n'ai pu m'empêcher de remarquer, surtout aux environs de Sierre et de

(*) Les habitans du Haut-Valais sont en général aussi forts, aussi robustes que ceux du Bas-Valais paraissent faibles, chétifs et comme d'une race tout-à-fait dégénérée. L'observation de M. de Buffon que dans le même pays les habitans de la montagne sont toujours mieux faits, plus vifs et plus beaux que ceux de la vallée, ne peut être justifiée d'une manière plus frappante que par l'exemple du Valais.

St. Maurice, plusieurs jolies personnes, et dont la physionomie vive et piquante m'a paru faire, en quelque sorte, la nuance des beautés suisses aux beautés italiennes. Leur coiffure a quelque chose d'assez singulier. C'est un petit chapeau très-plat dont la forme m'a rappelé celle des toques que portent les étudians d'Oxford; mais au lieu d'être noirs, comme le sont celles-ci, ces petits chapeaux de paille se trouvent garnis ordinairement de rubans jaunes ou verts, entremêlés de quelques fleurs artificielles. Cette parure, comme vous voyez, n'a rien de fort séduisant.

J'ai souvent été touché de l'air d'intérêt, de candeur et de bonhomie avec lequel les hommes et les femmes que l'on rencontre sur les grands chemins s'empressent de saluer des voyageurs qu'ils voient pour la première fois. Mais lorsqu'on essaye de leur adresser la parole, il est bien rare d'obtenir une réponse dans la même langue où l'on s'est

avisé de faire la demande. Parlez-vous français, on vous dit poliment en allemand que l'on ne vous entend pas. Parlez-vous allemand, c'est presque toujours en français ou en italien que l'on s'excuse de ne pouvoir vous répondre, tant les différens peuples et les différens idiômes établis ou plutôt éparpillés dans ce petit pays se croisent et se confondent, pour ainsi dire, à chaque pas.

A peine est-on sorti de Brigue, que l'on commence à monter le Simplon, en italien Sempione, en latin mons Sempronius.(*) Cette partie de la chaîne des hautes Alpes situées entre le Valais et le Piémont fut toujours un des grands passages pour entrer en Italie. Mais autrefois la route tracée dans le fond de la vallée suivait toutes les inégalités du terrâin. On était obligé de descendre

(*) Quelques auteurs, dit le D. Ebel, font dériver ce nom de celui des Cimbres qui traversèrent cette montagne pour entrer en Italie, et d'autres de celui du général Sempronius qui passe pour l'avoir franchie le premier.

et de remonter sans cesse par des chemins fort étroits; tour à tour, ou de gravir une côte excessivement roide, escarpée, ou de traverser des ravins profonds et presque impraticables. La nouvelle route, prise sur les hauteurs de la rive gauche du fleuve, n'a qu'une inclinaison fort douce. On dit que dans plusieurs parties elle n'est que de deux pouces par toise, jamais plus de sept; quelquefois même elle garde le niveau. Cette route a partout vingt-quatre pieds de largeur. Du côté de la montagne sont de fortes rigoles qui reçoivent les eaux qui en découlent; du côté du précipice, on a construit de jolies barrières de mélèze; mais, en plusieurs endroits, obligé de soutenir la route par une chaussée, on a élevé le mur au-dessus du chemin jusqu'à hauteur d'appui. Comme le terrain n'était pas encore suffisamment assis, des avalanches de terre, de pierre et de neige ayant traversé la route dans différentes parties, ont renversé ces pe-

tits murs. On les a remplacés par des bornes plates, taillées en lames tranchantes, afin qu'elles puissent couper l'avalanche sans être emportées par elle. On a eu soin de placer à de certains intervalles des perches hautes de dix pieds pour désigner le chemin, lorsque les neiges empêchent de le distinguer du précipice. Trop souvent ces perches elles-mêmes en sont entièrement couvertes. A la fin de l'hiver, la route est exposée à des dégradations qui occasionnent de grands frais. Les terrains qui ne sont pas soutenus par des arbres et qui sont coupés sous un angle de plus de quarante-cinq degrés, sont sujets à s'ébouler, mais ces éboulemens deviennent moins considérables chaque année.

Je dois ces détails à M. Mallet, l'auteur des lettres sur la route de Genève à Milan par le Simplon.(*) A l'époque

(*) Un vol. in-12. à Paris chez Paschoud. 1810. C'est le premier essai d'un jeune homme plein de mérite. Ce M.

où j'ai traversé cette route, je n'ai rien vu fort heureusement qui pût faire présumer aucun des dangers dont ce passage est menacé dans d'autres saisons, si se n'est une partie des admirables précautions prises, ou pour les prévenir, ou pour en réparer les suites funestes. C'est avec la plus parfaite sécurité, mais non sans un sentiment presque continuel de surprise et d'admiration, que j'ai parcouru ce vaste labyrinthe de rochers, de torrens, de précipices, de monts sourcilleux, tout aussi commodément que les belles allées d'un parc anglais, grâce aux heureux contours donnés à cette route d'une nature si singulière et si sauvage, tantôt en la fléchissant selon toutes les sinuosités de la montagne, tantôt en la faisant retourner habilement sur elle-même, tantôt en lui ouvrant un passage par des parties de

Mallet n'est pas même parent, je crois, ni de Mallet-Dupan, ni de Mallet l'historien du Dannemarc, ni d'un autre M. Mallet, poëte genevois, qu'il faut se garder de confondre avec le poëte anglais du même nom.

la montagne que l'on a cru pouvoir percer sans trop d'inconvénient, tantôt en jetant sur les torrens et sur les abîmes qu'il fallait franchir des ponts d'une construction aussi solide qu'élégante et hardie.

Quelle superbe lutte du pouvoir de l'industrie humaine, de l'énergie d'une volonté ferme contre des obstacles qui semblaient tout-à-fait invincibles! Où trouver une image plus vive et plus imposante des triomphes du génie de l'ordre sur les plus grands efforts de l'anarchie, que cette magnifique route frayée avec tant d'audace, de prudence et de bonheur, au milieu de tous ces monstrueux débris accumulés par les ravages du tems, terribles et gigantesques monumens des révolutions d'une nature échappée à peine à l'empire du chaos!

D'un côté, vous ne voyez que d'effrayans précipices, sur leur pente escarpée d'énormes sapins dont plusieurs déracinés par les avalanches, sont en-

core retenus dans leur chûte par les cîmes d'autres sapins, qui, moins exposés apparemment à la violence du choc, n'ont été que courbés vers la terre, au fond de l'abîme les flots bruyans du Rhône ou de la Toccia, accrus ici par les torrens qui du haut des monts s'y jettent avec un horrible fracas, brisés plus loin par de grandes masses de rocher, ou par des monticules tombés tout entiers dans le gouffre, et couverts encore de verdure et d'arbrisseaux. L'autre bord du chemin est appuyé presque partout contre les parois même d'une montagne dont l'élévation étonne et fatigue l'œil qui cherche à la mesurer. De toute part vous êtes resserré entre des monts qui tour à tour vous entourent de fantômes effrayans et d'images sublimes. Lorsque cet horison si borné s'obscurcit, lorsqu'un ciel couvert ne laisse plus tomber sur ces vastes ruines que de sombres reflets, vous croyez voir l'entrée des lugubres de-

meures dont Milton nous a fait une peinture si terrible et si frappante de vérité. La large et belle route sur laquelle vous traversez les horreurs de ce chaos, vous rappelle le pont merveilleux que l'archange rébelle à l'Éternel suspendit sur le gouffre immense qui sépare la terre des enfers :

the broad and beaten way
Over the dark abyss, whose boiling gulf
Tamely endur 'd a bridge of wondrous length
From hell continued reaching th'utmost orb
Of this frail world . . .

Milt. Parad. lost. L. I.

L'horison redevient-il serein, vous vous sentez ravivé par l'air frais et pur que vous respirez sur ces cîmes élevées de notre globe, qui-vous paraissent alors se rapprocher autant que possible des demeures célestes. Le ciel et la terre semblent chercher à se réunir; les montagnes vont se perdre dans les nuages, et ceux-ci semblent venir au devant d'elles; on les voit s'appuyer doucement

sur leur épaule, ou reposer avec complaisance sur leur tête : et l'imagination, au milieu de ces sublimes solitudes, se livrant à sa rêverie, aime à trouver dans les divers accidens d'un spectacle si singulier les mouvemens et l'expression de je ne sais quelle union intime entre la terre et les cieux, la vie et l'éternité.

La première galerie souterraine que l'on traverse avant d'arriver au pont de Ganter est une des moins grandes ; elle est percée dans une partie de la montagne qui n'est formée que de fragmens de rocher unis ensemble par de la terre glaise. Cette terre, quand il a plu, devenant glissante, les rochers peuvent aisément en être détachés et rendre le passage dangereux. Aussi paraît-il décidé qu'on ne la laissera plus subsister long-tems. Quoique le pont de Ganter soit situé près d'une gorge où deux torrens se réunissent, et dans un lieu exposé à de fréquentes avalanches, on prétend qu'il est construit avec tant d'art

et de solidité qu'il doit être à l'abri de tous les périls dont il semble menacé.

La seconde galerie est celle de Schalbet(*); longue d'environ cent pieds, elle est fort remarquable par sa situation; d'un côté, l'on découvre toute la route qu'on vient de parcourir, une partie de la vallée du Rhône et les glaciers de la Suisse; à l'autre extrémité de la galerie, l'œil suit le chemin jusqu'au sommet du Simplon que domine la chaîne méridionale des Alpes.

La galerie des glaciers est à peu de distance du point le plus élevé de la route où l'on doit construire l'hospice. C'est là que l'ancien chemin se réunit au nouveau.

(*) Au-dessus de Schalbet était la demeure de M. Polonceau, long-tems chargé de la direction des travaux, sous la surveillance de M. Houdouart, sous l'inspection de M. Céard. C'est à leurs talens qu'on est redevable de cette belle route. La partie qui descend vers l'Italie doit avoir été dirigée par des ingénieurs italiens; entre autres, si ma mémoire m'est fidèle, par un M. Viani. Le dessin en paraît encore plus parfait que celui de Brigue au Simplon.

A peu de distance du village de Simplon, où l'on ne trouve encore qu'une détestable auberge, le chemin se repliant sur lui-même conduit à la galerie d'Algaby longue de deux cent vingt pieds; le torrent, appelé par les Allemands Krumbach, par les Italiens Doveria, coule à droite à travers mille débris de rocher; les gradins symétriques de la cascade de St. Cloud ressemblent aux superbes et sauvages degrés de roc sur lesquels bouillonne celle-ci, comme une ode de La Mothe à celles de Pindare.

Fervet, immensusque ruit profundo
Pindarus ore.
Hor. l. 4. od. 2.

Près de la galerie, on travaille à un édifice destiné à abriter les voyageurs surpris par l'orage et à servir d'habitation aux ouvriers chargés de déblayer le chemin. Il y aura trois édifices semblables sur la route d'Italie.

En avançant vers la grande galerie, la vallée se resserre toujours davantage.

Pendant plusieurs mois de l'année, la hauteur des montagnes qui couvrent cette partie du vallon ne permet guère d'y voir le soleil. Ici une énorme masse de rocher fermait absolument le chemin; il a fallu la percer. Cette superbe galerie, longue de plus de six cents pieds, est taillée toute entière dans le granit; deux grandes ouvertures faites pour y laisser pénétrer le jour suffisent à peine à l'éclaircir; le bruit des pas des chevaux et des roues de la voiture rétentit sous ces voutes sonores. A l'extrémité un pont est jeté sur un torrent dont les eaux blanchissantes d'écume se dessinent sur l'obscure issue de la galerie.

» Ce prodigieux ouvrage est, dit M. Mallet, le résultat d'un travail constant de dix-huit mois. On a attaqué les rochers non-seulement du côté du Valais et de celui d'Italie, mais encore par les deux ouvertures qui présentent chacune deux faces; six ouvriers attachés à chacune de ces faces ouvraient le roc à

coups de pic et faisaient place à six autres toutes les huit heures; de cette manière l'ouvrage n'était interrompu ni jour ni nuit; il a absorbé une immense quantité de poudre. Nous nous représentons ce que devait éprouver le voyageur ou l'habitant des villages voisins que le hasard conduisait dans ces lieux, cheminant dans une vallée déserte; tout-à-coup le bruit du ciseau vient se mêler à celui des torrens; des hommes suspendus aux rochers les minent à la lueur des flambeaux; et le fracas des explosions de la poudre fait rétentir les échos multipliés de ces montagnes. Je pense que dans le premier poëme épique, l'auteur introduira son héros aux enfers par la vallée de Gondo."

On s'est contenté de graver pour toute inscription aux parois de la galerie ces mots : *Ære italo* 1805. Le décret par lequel on vient de réunir le Valais à l'empire, nous apprend que le total des dépenses faites pour la nou-

velle route du Simplon, commencée il y a environ dix ans, s'élève à plus de dix-huit millions. Ce n'est pas même le double de ce qu'on faisait payer par mois à la République cisalpine en 1797.

L'esprit de commerce accoutumé depuis un siècle à soumettre toutes les vues de la politique à l'épreuve de ses calculs, trouvera peut-être qu'une telle dépense est bien considérable pour la construction d'une route qui ne peut guère être regardée que comme une route militaire, et dont l'achèvement et dont l'entretien annuel consommeront probablement encore plus de millions que n'en ont coûté les premiers travaux de l'entreprise. Mais la grandeur de l'esprit conquérant n'y voit sans doute qu'un fort léger sacrifice, puisqu'il doit assurer également et les hauts souvenirs de sa gloire et les fondemens même de sa puissance. Cette route jetée sur les abîmes des Alpes avec tant d'art et de magnificence, n'est-elle pas devenue

une des plus fortes chaînes par lesquelles l'Italie se trouve à jamais liée au nouvel empire ? Les augustes vestiges des ouvrages de ce genre où l'on admire encore aujourd'hui le génie de l'ancienne Rome, ne rappellent-ils pas tous et de semblables efforts et le même but ? Les passages du mont Cenis et du Saint-Gothard rendus encore plus faciles, plus sûrs et plus commodes qu'ils ne le sont déjà, du moins une grande partie de l'année, eussent offert peut-être plus de chances avantageuses au commerce que celui du Simplon. Mais sans avoir égard aux considérations politiques qui très-heureusement devaient empêcher la France de disposer de l'un de ces passages à son gré, les événemens de la campagne de 1799 et de celle de 1801 n'ont-ils pas assez prouvé combien celui du Simplon était d'un tout autre intérêt, d'une toute autre importance pour le succès des grandes expéditions militaires, pour la sû-

reté même de la retraite, comme pour la promptitude de l'attaque. Mais je m'arrête . . . *Ne ultra crepidam.*

A quelque distance de Trasquera, les rochers qui s'élevaient à pic s'écartent à l'est et forment une espèce d'amphithéâtre. Au milieu des prairies parsemées de châtaigniers qui couvrent ce vallon, vous trouvez le joli village de Vedro. Des vignes qui croissent devant chaque demeure s'élèvent jusques sur les toits et la tapissent toute entière d'un épais rézeau de verdure. L'impression que produit cet agréable coup-d'œil, ainsi que beaucoup d'autres que nous éprouvons dans le cours de la vie et surtout dans la jeunesse, est peut-être d'autant plus vive qu'elle est de peu de durée; car bientôt après les rochers se rapprochent et le pays redevient très-sauvage.

C'est en sortant de la dernière galerie qu'on apperçoit la plaine de Domo d'Ossola. La situation du pont de Cre-

vola si bien rendue dans les gravures coloriées de Lory que vient de publier M. Osterwald, offre un des contrastes les plus intéressans de cette mémorable route. D'un côté, vous voyez la sombre vallée que vous venez de traverser et la rivière encaissée dans de hauts rochers; de l'autre, vous découvrez de vastes prairies bordées par l'ombrage des beaux chênes qu'arrosent les flots de la Tosa devenus ici plus rians et plus paisibles. La plaine qui s'étend autour de Domo d'Ossola présente de toute part des champs d'une culture riche et variée; dans le lointain, des collines et des montagnes ornées d'édifices d'une architecture élégante . . . Voilà donc enfin l'Italie. — Au lieu de prendre de l'humeur contre les douaniers qui m'arrêtèrent non loin de là pour m'en avertir à leur manière, mais le plus poliment du monde, je fus presque tenté de les embrasser de plaisir et de reconnaissance. — *O me felice* — *e dun-*

que vero ch' ho toccato la soglia del vestro bel paese. — Hélas, c'est un bonheur dont je ne devais pas jouir long-tems !

Après avoir passé la nuit à Domo d'Ossola où je ressentis déjà les premiers accès d'une fièvre catarrhale, j'allai dîner à Ferriole au bord du Lago Maggiore, et là je m'embarquai pour les fameuses îles Borromées. La première où j'abordai fut l'Isola madre.

Quelque célèbres, quelque beaux que soient les bords de ce lac, vous n'y voyez ni les masses imposantes qu'offre celui de Genève, ni des aspects aussi rians, des mouvemens de terrain aussi doucement animés, aussi agréablement diversifiés que ceux qui forment la riche bordure du lac de Zuric, encore moins cet heureux mélange de tant de vives et belles nuances de verdure et d'arbrisseaux dont la nature se plut à couvrir et les ruisseaux et les ravines qu'ils traversent pour y porter leurs fraîches

et limpides eaux. Ce qu'on y désire encore plus, ce sont ces images sensibles de bonheur, de repos et d'industrie que présenté le lac de Zuric, entouré comme il l'est de tant de beaux villages, de tant de jolis hameaux, de tant d'habitations fort simples à la vérité, mais dont la plupart du moins, très-proprement tenues, annoncent autant d'aisance que d'ordre et d'économie. Je doute qu'il existe un coin de terre où la population soit plus nombreuse et plus active, où la culture, tout à la fois plus laborieuse et plus variée, paraisse l'être avec autant d'intelligence et de succès. Pour compléter le tableau, représentez-vous cette petite mer si paisible et si sûre(*), couverte, comme elle l'est souvent, d'un grand nombre de voiles, de nacelles de

(*) Il n'est point de lac où l'on navigue avec plus de sûreté, les deux rives étant assez rapprochées et partout d'un abord très-facile.

de pêcheurs, de gondoles, de radeaux, de grosses barques chargées des marchandises qui passent de l'Italie en Suisse et en Allemagne, quelquefois aussi de bateaux remplis des pélerins de notre Dame des Ermites, dont le chant plaintif et religieux fait rétentir les échos d'accens, qui, pour être un peu monotones, n'en ont pas moins quelque chose de touchant et de solennel.

Je devrais bien chercher une excuse à cette longue digression. Mais ne serait-ce pas la prolonger encore? Vous me la pardonnerez plus volontiers, si je vous dis tout de suite qu'un avantage sans doute qu'on ne saurait refuser au Lago Maggiore sur tous les lacs de la Suisse, avantage dont les sens et l'imagination se trouvent d'abord saisis avec un charme irrésistible, c'est celui d'un plus beau ciel; l'air en est plus pur, plus léger, le coloris plus chaud, plus suave, plus brillant. Peut-être est-on aussi plus frappé de la beauté des

fameuses îles qui en font le principal ornement, parceque aucun des objets dont elles sont environnées, n'est assez marquant pour vous en distraire. On dirait que le lac même et tout ce qui en pare les bords, n'est là que pour en accroître l'enchantement. On dirait que ce magnifique ensemble est l'effet magique d'une seule pensée, et qu'ici du moins la féerie de l'art a vaincu celle de la nature, et s'en est soumis à son gré toutes les ressources.

L'Isola Madre, telle qu'elle est aujourd'hui, ressemble beaucoup plus à un jardin anglais qu'à un jardin d'Italie. Le peu de fabriques qu'on y voit sont d'un goût simple, d'un caractère antique, de ce caractère auquel nous trouvons un si grand intérêt, parce qu'il semble étendre en quelque sorte le sentiment de notre existence, en l'attachant sans effort aux vastes espérances de l'avenir, comme aux longs souvenirs du passé. La manière dont on a distribué

les plantations de cette petite île en ont fait une espèce de labyrinthe qui en a fort agrandi l'espace. On y peut errer assez long-tems à l'ombre des cèdres et d'autres arbres toujours verds, entre d'épais taillis de jasmins, de romarins, de lauriers cerise et de lauriers rose, ou, sur de petites pelouses de la plus fraîche verdure. Des citroniers remarquables par la grosseur de leurs fruits, dont les uns ont atteint le dernier point de leur maturité, tandis que d'autres sont encore tout verts ou commencent à peine à se colorer, ou sont encore cachés sous la feuille purpurine de leur fleur, vous rappellent le poétique souvenir des jardins d'Alcinous, et répandent autour de vous de légers et d'agréables parfums. Au lieu des monstres qu'il fallait combattre ou bien enchanter, pour pénétrer dans les jardins d'Armide et d'Alcine, je n'ai rencontré fort heureusement dans ceux-ci que de beaux faisans, d'orgueilleux paons, et surtout

de superbes poules magnifiquement hupées, et rassemblées, je crois, de tous les climats. Au lieu des *natatrici ignude e belle*, dont la vue faillit être si funeste aux vertueux compagnons d'armes de Renaud, je n'ai trouvé sur mon chemin que des jardinières très-décemment vêtues, mais tout aussi sales qu'elles étaient vieilles et laides. J'en ai pris mon parti, comme vous pouvez croire. Mais dans de si beaux lieux, comment ne pas regretter au moins d'entendre quelque voix magique, semblable à celle du merveilleux oiseau des jardins d'Armide, de ce doux chantre de la volupté, qui disait trop vrai :

Così trapassa al trapassar d'un giorno
Della vita mortale il fiore, e'l verde :
Nè perchè faccia indietro April ritorno,
Si rinfiora ella mai, nè si rinverde.
Cogliam la rosa in sul mattino adorno
Di questo dì, che tosto il seren perde,
Cogliam d'amor la rosa. Amiamo or quando
Esser si puote riamato amando.

Après l'aveu d'un tel regret, vous trouverez, mon cher Eugène, qu'il était

tems de quitter ce séjour enchanté. C'est aussi ce que j'ai fait, mais pour aller dans un autre plus enchanté peut-être et qui cependant ne lui ressemble nullement, l'Isola Bella. Cette seconde île, ornée avec infiniment plus de recherche et de magnificence que la première, pour n'être pas à beaucoup près dans tous ses détails un modèle de bon goût, n'en est pas moins le triomphe de l'art, une véritable féerie. Plus rapprochée du rivage et d'une autre petite île, l'*isola dei piscatori*, sa situation me paraît offrir un des points de vue les plus ravissans que l'imagination puisse concevoir. C'est du Tasse et de l'Arioste tout pur. D'un stérile rocher, l'art a su faire une habitation digne des fées et des dieux. Le superbe palais qu'on y a bâti, les souterrains et leurs riches mosaïques, la collection de tableaux(*) qui décore quelques-uns des

(*) Elle était, dit-on, beaucoup plus riche autrefois; durant la guerre on a fait enlever ce qu'il y avait de plus précieux.

principaux appartemens, le péristile; les délicieuses grottes, les jardins, les bosquets de lauriers, d'orangers et de citronniers qui l'environnent, et jusqu'aux dix terrasses, qui, à l'autre extrémité de l'île, s'élèvent en pyramide les unes sur les autres, quoique surchargées de statues fort médiocres, et d'une foule d'ornemens, de coquillages et de sculptures du goût tout à la fois le plus prodigue et le plus mesquin; tout cet ensemble a quelque chose d'ingénieux et de magique.(*) On croit y voir un abrégé des merveilles de l'Italie. Mais ... quelque beau que fut dans ce moment le soleil qui l'éclairait, j'ai presque été tenté de croire que ce n'était plus qu'une vision fantastique, lorsqu'en demandant à mon guide, s'il

(*) Pour créer toutes ces merveilles, la famille Borromée doit avoir dépensé des richesses royales. Cependant ce magnifique palais n'est point achevé, ne le sera probablement jamais. Le corps même du bâtiment reste encore à faire; il n'y a que les ailes qui soient terminées; du côté du nord, le vide qu'on voit entre ces deux grandes ailes est tout-à-fait pénible à l'œil.

ne lui serait pas possible de me faire goûter quelques figues ou quelques raisins de ce paradis terrestre, j'eus pour réponse qu'il n'y en avait point de mûrs encore, quoique au commencement d'Octobre. Désenchanté par cette fâcheuse découverte, il m'a semblé dans ce moment que l'Italie où je me croyais tout à l'heure, venait de disparaître à mes yeux, ou que les glaces du Simplon, qui m'avaient si fort enrhumé, la couvraient encore toute entière de leurs fatales ombres.

En effet, les hivers ne sont guère moins rigoureux, dit-on, que de l'autre côté des montagnes. Aussi se trouve-t-on forcé, durant la mauvaise saison, d'y couvrir les bosquets d'orangers presque aussi soigneusement que dans nos tristes climats. Les pierres de la terrasse destinées à recevoir les appuis de l'échafaudage nécessaire pour les garantir, m'ont trop bien averti que j'étais encore loin du jardin des Hespérides.

Je n'ai point voulu cependant quitter ces lieux enchantés sans avoir été rendre mes hommages à l'un de leurs plus vénérables ornemens, un laurier comme il en existe peu, du moins en Europe, le fameux laurier de quatre-vingt dix pieds de haut. C'est au pied de ce bel arbre qu'eût été placé dignement le tombeau de Virgile ou d'Homère. Mais j'eus encore mieux aimé, ce me semble, y trouver celui du poëte à qui le rapport du nom de cet arbre avec celui de Laure, avait inspiré une prédilection si touchante. Je me rappelai ces vers, que j'aurais voulu pouvoir graver sur son antique écorce :

Apollo s'anchor vive il bel desio
Che t'infiammava a le Thessaliche onde.,
Dal pigro gielo, è dal tempo aspro è rio,
Che dura quanto'l tuo viso s'asconde,
Difendi hor l'honorata e sacra fronde,
Ove tu prima, è poi fu'inescat' io.

C'est surtout en revenant de Belgiarato sur la grande route de Milan, près

de la Scuderia di Borromeo, que le groupe des trois îles (la quatrième, l'Isolino, près de Palanza, ne se fait guère remarquer à cette distance) m'a paru présenter le point de vue le plus frappant, le plus pittoresque. C'est là que l'œil attiré d'abord par les belles masses de verdure de l'Isola Madre, par l'imposante pyramide des riches terrasses de l'Isola bella, se repose encore avec intérêt sur les modestes habitations et le petit clocher de l'Isola dei piscatori, qui, vue ainsi de loin, mais à une petite distance du rivage, mêle à ce merveilleux spectacle quelques scènes plus simples et plus champêtres.

Je ne puis jouir de la vue d'un beau lac, sans penser qu'il serait impossible de choisir un site plus convenable pour y placer le séjour des fées et des enchanteresses. C'est aussi là que le Tasse et l'Arioste semblent avoir puisé les plus riantes images des voluptueuses retraites d'Alcine et d'Armide. Les tableaux

si doux et si brillans qu'on y voit se succéder fort rapidement, grâce à l'influence des vents qui rassemblent ou dispersent les nuages, grâce à quelques reflets différens d'ombre ou de lumière qui tantôt rapprochent et tantôt éloignent les objets d'un si bel horison, grâce au mouvement plus ou moins animé des flots de ces mers habituellement si tranquilles, qui se couvrent tour à tour de mille teintes de couleurs diverses, depuis le plus sombre azur jusqu'aux feux du pourpre le plus vif ou de l'or le plus éblouissant, ce calme profond et puis cette extrême variété, cette extrême mobilité d'aspects, de formes, de couleurs, n'est-ce pas de la féerie toute faite ? . . .

* * *

» Il y a en Italie, dit Montesquieu dans ses Réflexion sur le goût, un grand lac, qu'on appelle le lac Majeur, *il lago*

maggiore; c'est une petite mer, dont les bords ne montrent rien que de sauvage. A quinze milles dans le lac sont deux îles d'un quart de lieue de tour, qu'on appelle les Borromées, qui sont, à mon avis, le séjour du monde le plus enchanté. L'ame est étonnée de ce contraste romanesque, et se rappelle avec plaisir les merveilles des romans, où, après avoir passé par des rochers et des pays arides, on se trouve dans un lieu fait par les fées. »

Permettez-moi, mon cher Eugène, de soumettre encore à votre indulgente critique quelques apperçus sur le caractère des Italiens. Ce n'est pas, comme vous pouvez croire, sur le petit nombre de ceux que j'ai rencontrés durant le peu d'heures que j'ai passées aux bords du Lago maggiore qu'ils ont été recueillis; c'est dans les souvenirs que j'y ai portés, ou dont je n'ai pu manquer de

m'occuper en approchant de ce beau pays.

Est-il aucun peuple de l'Europe chez qui l'on retrouve autant de traces, et des traces aussi marquantes de l'esprit, de l'imagination, de la sensibilité, des mœurs de l'ancien peuple à qui l'on sait qu'une grande partie des habitans de l'Italie doivent leur première origine? Quel autre peuple moderne a conservé dans sa constitution physique plus de cette délicatesse et de cette mobilité d'organes qui distinguèrent si particulièrement les peuples de l'Arcadie et de l'Attique? Comment en être surpris? L'Étrurie, ne fut-elle pas occupée très-anciennement par les Pelasques? Combien ne vit-on pas de colonies grecques passer, à des époques postérieures, en Sicile et dans toute la partie méridionale de l'Italie? Des siècles plus rapprochés de nos souvenirs, ne nous montrent-ils pas de nouvelles relations s'établir entre les deux pays depuis le tems

où toute la jeunesse distinguée de Rome allait se former aux écoles d'Athènes, jusqu'à celui de la prise de Constantinople, où, après un long intervalle d'ignorance et de barbarie, les Grecs chassés de leurs foyers sauvèrent en Italie les restes précieux de l'ancienne littérature, de ce feu sacré des Muses d'Aonie, auquel on dut encore une fois la renaissance des lettres et du goût?

La langue italienne diffère à beaucoup d'égards de la langue grecque. Mais de toutes les langues modernes c'est pourtant celle qui s'en rapproche le plus, par son extrême flexibilité, peut-être encore plus par le charme et la douceur de sa mélodie.(*) Ce n'est pas le seul

(*) Exprima-t-on jamais mieux le caractère et le charme particulier à cette langue, que Lord Byron dans une strophe de son Betto, mais trop originale, à mon gré, pour ne pas être intraduisible? La voici:

I love the language, that soft bastard latin,
Which melts like kisses from a female mouth,
And sounds as if it schould be writ on satin,
With syllables which breth of the swert south,

rapport qui prouve qu'aucun autre peuple depuis les Grecs ne fut doué d'organes plus sensibles pour saisir les successions et les accords de sons les plus heureux, de dispositions aussi favorables pour les inventer, les reproduire et les exprimer avec une facilité plus féconde, une justesse plus naturelle et plus gracieuse, une mesure plus ferme et plus sûre.

Le retour fréquent des mêmes voyelles, l'absence presque totale de diphtongues semblent priver, à la vérité, la langue italienne de cette richesse de sons primitifs, de cette variété d'articulations déterminées que l'on admire dans la langue grecque, et que l'on retrouve encore dans la langue française, mais malheureusement dans cette dernière avec des inconvéniens qui en di-

And gentle liquids gliding all so pat in,
That not a single accent seems uncouth,
Like our harsh northern whistling, grunting guttural,
Which we're oblig'd to hiss and spitt and sputter all.

minuent fort l'avantage, plusieurs de ses diphtongues ayant, les unes, un son vague et sourd, les autres, aigre, dur et pénible. Cependant les syllabes dont se composent les mots de la langue italienne étant presque toutes également douces et sonores, toutes se prononçant sans peine et très-distinctement, il n'en est point qui prêtent autant à la musique. Entendez aussi la plus belle voix, après avoir chanté tour à tour dans différens autres idiômes, revenir à celui de l'Italie, quelque satisfaite que puisse avoir été jusqu'alors votre oreille, ces derniers accens lui feront éprouver un charme tout nouveau. Vous ne pourrez vous empêcher de reconnaître que c'est cette langue qui, véritablement, est la langue de la musique par excellence, sa propre langue, sa langue naturelle.

Les rapsodes, les improvisateurs de toutes les classes et jusqu'aux gondoliers de Venise, à qui l'on entend réciter ou chanter des strophes entières du Tasse

et de l'Arioste, ne prouvent-ils pas qu'il n'est aucun peuple chez lequel l'organe des sons ait atteint un aussi haut degré de perfection, qui soit plus susceptible de toutes les jouissances attachées à ce sens, par là même plus propre à tous les arts sur qui la délicatesse de cet organe doit influer très-sensiblement.

Un autre sens qui paraît aussi d'une organisation plus parfaite, ou mieux développée du moins chez ce peuple que chez beaucoup d'autres, c'est le sens de la vue, ou, si nous osons emprunter ici le langage du Docteur Gall, l'organe des couleurs. On trouve dans le coloris de la plupart des peintres italiens un sentiment et plus vif et plus vrai, non-seulement des plus belles couleurs et de leurs différentes nuances, mais encore de leur liaison naturelle, de leurs oppositions les plus heureuses et de leur effet le plus harmonieux. Il y a toute apparence que c'est à la beauté du ciel qu'ils habitent, à la chaleur et à la pu-



reté des teintes dont se colore souvent l'atmosphère de leur horison, qu'ils doivent l'avantage d'un don si précieux. Car on a remarqué plus d'une fois que les peintres allemands ou français, qui, pour se perfectionner dans leur art, avaient été respirer quelque tems l'air classique de l'Italie, en rapportaient communément les mêmes dispositions, le même goût; mais que, de retour dans leur patrie, on ne tardait pas à voir chez eux la finesse de ce tact nouvellement acquis, s'émousser et se perdre presque entièrement, après deux ou trois années de séjour dans un climat plus sombre et plus nébuleux.

Un sens que je présume au contraire beaucoup moins délicat, beaucoup moins irritable chez le peuple italien, et en général peut-être chez la plupart des peuples méridionaux que chez les habitans des zones plus froides ou plus tempérées, c'est le sens de l'odorat. Il n'y a que cette raison qui puisse expli-

quer peut-être toutes les habitudes de malpropreté si communes dans des pays où les inconvéniens de ces habitudes devraient, ce semble, être encore plus sensibles que dans ceux où les différentes espèces de miasmes et de méphitisme se répandent et s'exaltent moins promptement. Je suis fort tenté de croire que plusieurs genres de corruption physique et morale dont les pays chauds paraissent plus particulièrement infectés, tels que la gâle, la v..., la peste, les goûts antiphysiques, peuvent tenir en grande partie aux suites fâcheuses de l'imperfection naturelle ou du peu de délicatesse du sens de l'odorat. Ce sens, aussi bien qu'aucune autre de nos facultés intellectuelles et physiques, est susceptible d'un certain degré de culture, par conséquent aussi sujet à s'accroître ou bien à s'affaiblir et à se dégrader. Les ablutions, les purifications, les lustrations, si fort récommandées dans différentes religions anciennes et modernes,

ne tendaient-elles pas tout à la fois à conserver et la pureté du corps et celle de l'ame, ou plutôt à préserver cette dernière, en s'assurant de l'autre par les soins les plus assidus et les plus scrupuleux ? (*)

Je sais qu'il est un pays où les femmes qui sont les plus propres devant Dieu, comme disait le Marquis de Carracioli, ne passent pas toujours pour en être plus chastes ou plus prudes. Mais je n'en suis pas moins de l'avis d'un

(*) « Il est certain, dit Valmont de Bomare, qu'il y a beaucoup de choses qui ont plu aux anciens, soit par leur goût, soit par leur odeur, qui sont présentement désagréables et qui nous paraissent très-puantes, comme l'assa fœtida. Nous savons au contraire que la plupart des anciens ont eu en execration l'odeur du citron. Arriverait-il dans la révolution des siècles quelque changement ou altération dans la structure des organes de l'espèce humaine, ou dans les productions de la nature? » Ne serait-il pas possible aussi que certaines odeurs, comme certaines saveurs, qui nous semblent fort désagréables, ne le fussent point pour des sens plus obtus, parce que, étant très-fortes, très-irritantes, ce sont les seules dont des sens naturellement peu sensibles puissent être affectés. On sait combien les peuples du midi font usage de l'ail dans leurs mets les plus recherchés etc. etc.

certain père de l'église cité par le Docteur Bordeux, qui pensait que les femmes de son tems et de son pays qui se dispensaient de certains soins de propreté, n'en étaient que plus exposées au danger des désirs qu'elles inspiraient ou qu'elles éprouvaient ainsi plus vivement elles-mêmes. En n'accordant à cette observation que le degré d'importance qu'elle peut mériter, il en est beaucoup d'autres encore qui semblent prouver que dans un climat aussi chaud que celui de l'Italie, au milieu de toutes les habitudes qu'entraîne nécessairement l'influence de ce climat, jointe encore à la tendance générale des mœurs publiques et particulières, le tempérament y doit obtenir, y doit exercer un plus grand empire. Je n'ai guères vu de voyageurs qui ne m'aient confirmé dans cette opinion.

Quand nous n'en aurions pas une preuve évidente dans les productions même de la littérature italienne, dans

le nombre prodigieux de leurs sonnets et de leurs canzoni, comme dans les incomparables beautés de leurs grands poëmes, dans ce goût général pour les beaux arts et surtout pour la musique et la peinture, les caractères qui distinguent d'une manière si frappante l'organisation propre aux peuples de l'Italie, ne suffiraient-ils pas pour faire présumer que de toutes les nations de l'Europe, il n'en est aucune qui doive être plus naturellement, plus éminemment poétique ?

On peut trouver plus d'élévation de sentiment et de pensée, plus d'énergie et de hardiesse dans quelques poëtes anglais, plus de grâce et d'esprit, plus de sagesse et de goût dans différens chefs-d'œuvre de la poésie française. Mais où chercher d'ailleurs une imagination aussi facile, aussi féconde, aussi variée que celle à qui nous devons le génie du Dante, de l'Arioste, et du Tasse, la douceur des chants de Pe-

trarque et de Métastase, les élans lyriques d'un Chiabrera, d'un Filicaia ?... Ne reconnaît-on pas dans tant d'heureuses compositions le produit tout naturel de l'imagination, d'une imagination singulièrement sensible, et même, si j'ose m'exprimer ainsi, singulièrement sensuelle, excitée du moins par des sensations très-vives, et plus capable par là même de toucher, de frapper vivement et l'imagination et le sentiment et tous les sens auxquels il lui plait de s'adresser.

Le peu de contes ou de romans originaux dont puisse se vanter l'Italie comme le genre particulier du petit nombre de ceux que nous connaissons, n'annonce-t-il pas assez que le moral de l'amour et tous les accessoires dont l'embarrasse ou l'embellit dans d'autres contrées de l'Europe, soit le caractère dominant des mœurs et de l'opinion, soit l'esprit de société, ne doivent pas avoir en général dans ce pays autant

d'influence qu'ailleurs, ni s'y montrer sous des formes aussi mobiles, aussi variées. On y doit aller au but par des voies plus simples, avec plus de rapidité comme avec plus d'ardeur. Il semble que sous un si beau ciel les sens se trouvent toujours plus près de la sensibilité, le cœur de l'imagination.

Après la Grèce, je ne connais point de pays, qu'en proportion de l'étendue de son territoire, on ait vu plus longtems, plus souvent, et à des époques assez éloignées l'une de l'autre, aussi divisé en grands et petits états Je n'en connais point encore où ces différens états si voisins l'un de l'autre aient changé plus fréquemment de maître et de forme de gouvernement, où l'on ait passé, par des révolutions plus subites, de la servitude à la liberté, de l'indépendance sous toutes les espèces de sujetion et de despotisme, en conservant toujours un penchant très-vif pour la liberté, tout l'orgueil des biens dont il

ne restait que de nobles souvenirs. C'est ce qu'a très-bien exprimé le comte Alfieri, lorsqu'il a dit :

Si, siamo servi, ma servi ogn'or frementi.

De cette grande division d'états et de gouvernemens, de cette agitation d'intérêts politiques si vive et si souvent renouvelée, ont dû résulter nécessairement et beaucoup de vues ambitieuses et beaucoup de lumières réelles sur tous les rapports des gouvernans aux gouvernés, sur tous les secrets de l'art de conserver le pouvoir ou la liberté, de l'art plus dangereux d'en attaquer ouvertement ou d'en miner sourdement les plus solides appuis. Aussi ne peut-on nier que l'Italie n'ait produit de tout tems beaucoup de génies très-profonds et très-subtils en politique (*) ; une foule d'hommes d'état et de négociateurs également remarquables par la hardiesse de

(*) Les Machiavel, les Gravina, les Sarpi, les Gianone, les Guichardini, les Filangieri, les Gagliani . . .

se de leurs projets, par la sagacité de leurs moyens, par la souplesse et l'habileté de leur conduite.

Depuis que les Italiens n'ont plus été les maîtres du monde, ils n'ont cessé d'être les esclaves les plus inquiets, les plus remuans, les plus adroits, et souvent encore les plus redoutables et les plus séduisans. Ils le seraient sans doute encore davantage, si, de tous les peuples de l'Europe, ils n'étaient pas aujourd'hui les plus amollis par la nature même de leur climat, par le caractère dominant de leurs mœurs, par la succession continuelle de gouvernemens étrangers dont ils ont été réduits à subir le joug, par l'influence de la superstition, par la politique de la Cour de Rome tout à la fois si persévérante et si versatile, si entreprenante et si faible.

Malgré plusieurs circonstances qui devaient s'opposer au développement et au progrès des lumières en Italie, je ne sais s'il est un pays où l'on trouve

autant d'esprits cultivés, autant de véritables savans, sans autre intérêt, sans autre but que l'amour même de la science et des arts, tout ensemble plus d'esprit et plus de savoir, avec moins de prétention frivole d'en faire montre, ou de se prodiguer au public.

Ce qui a donné, peut-être assez injustement, aux Italiens une réputation toute particulière de fausseté, ne serait-ce point l'extrême vivacité de leurs impressions du moment? L'habitude qu'ils ont été forcés de contracter d'en réprimer l'expression tantôt par des égards très-louables pour les autres, tantôt par une prudence très-indispensable pour eux-mêmes, les fait paraître, je pense, beaucoup plus dissimulés qu'ils ne le sont réellement, ou que ne le paraissent d'autres peuples d'une imagination moins susceptible ou d'un caractère plus calme et plus froid.

ARTICLES DE FONDS

en livres et objets d'arts concernant la Suisse, qu'on trouve chez l'éditeur de cet ouvrage J. J. Burgdorfer, près du grand horloge à Berne, et aussi chez les principaux libraires de la Suisse.

Description de la ville de Berne, ornée d'un plan et de quatre vues des environs de la ville, suivie d'un livre d'adresses des principales maisons de commerce et des manufactures, ainsi que des principaux artistes, marchands, artisans etc., tant de la ville que de tout le canton de Berne, in-8.° carton, 4 L.

Le même ouvrage sur papier fin, plan et vues col., 10 L.

Le livre d'adresses séparément, 10 f.

Recueil de Ranz-de-vaches et de Chansons nationales suisses, notés d'après leurs airs connus ou sur de nouvelles

mélodies, avec accompagnement de Piano-Forté.

Troisième édition, corrigée et considérablement augmentée, ornée d'un joli frontispice, représentant le départ du vacher pour les Alpes, et un titre gravé avec une vignette; tous deux dessinés par M. Lory fils, et gravés à l'eau-forte par M. Hegi, in-4.° broch. Berne 1818. 8 L. de Suisse.

La deuxième édition de cet ouvrage, publiée en 1812 et totalement épuisée, ne contenait que 27 pièces dans un volume de 51 pages; l'édition présente, récommandable par la beauté du papier et la netteté de l'impression, contient en 126 pages plus de 50 pièces, et l'on a joint à tous les airs notés un accompagnement de clavecin, qui ne se trouve point dans les éditions précédentes. En réimprimant la préface de M. J. J. Kuhn, on l'a augmentée de plusieurs observations nouvelles sur l'ensemble du Recueil, et en particulier sur les

Ranz-de-vaches, les chansons nationales et le cornet des Alpes. Une traduction française a été jointe aux nouveaux ranz-de-vaches en patois-français ou romand, et l'on a mis à profit les matériaux intéressans que présentent les ouvrages d'Ebel, de Tarenne et de Bridel. Enfin, un assez grand nombre des chansons populaires en vogue, qui avaient été injustement oubliées jusqu'ici, ont trouvé place dans ce recueil, le plus riche à tous égards qui ait encore paru, et le plus propre à intéresser vivement les amateurs de la poésie et de la musique nationales des Suisses.

Voyage dans l'Oberland bernois, par J. R. Wyss, professeur, traduit de l'allemand par H. de C. Berne 1817, 2 vol. gr. 8.⁰ avec 4 vues gravées à l'eau-forte par Hegi, d'après des dessins de Lory père, et un atlas portatif de 10 planches, cartes, vues et panoramas, accompagné de 8 feuilles de texte explicatif, imprimé sur

une paysanne du Guggisberg, un laitier avec sa charrette, un villageois et une villageoise des environs de Berne, et enfin une servante bernoise dans son costume paysan, avec son bonnet; quatre costumes différens du canton de Fribourg, un de Soleure, de Bâle et de Lucerne : en tout 16 feuilles à une figure. Suivent les 4 feuilles représentant chacune plusieurs figures : 1. Lutteurs du canton de Berne. 2. Costumes d'hommes et de femmes du Guggisberg. 3. Costumes du canton de Zuric. 4. Costumes du canton de Vaud dans leur variété. Prix de la collection L. 80. Chaque feuille séparée à une figure 4 L.; à plusieurs figures 5 L.

Cette collection sera continuée et étendue aux costumes les plus caractéristiques et les plus pittoresques de toute la Suisse.

Vue de la Cathédrale de Berne, prise du côté du grand portail, dessinée d'après nature, garnie de jolies figu-

res par M. Lory père, gravée en aqua tinta par M. Hegi de Zuric. La feuille séparée, bien coloriée à 10 L., et en noir 4 L.

Il paraîtra incessamment une seconde feuille pour pendant de la vue précédente; savoir :

Vue de l'église du St. Esprit à Berne, du côté de la tour du grand Goliath, dessinée et gravée par M. Lory père.

Vue de la Blümlisalp et vue du Niesen, dessinées près de Thun par M. Marq. Wocher, auteur du grand Panorama de Thun. Les deux feuilles ensemble très-soigneusement coloriées 18 L.

Quinze vues d'une partie intéressante de la Suisse, dessinées et gravées à l'eau forte par un amateur, accompagnées d'un texte explicatif. Berne 1817, in-4.° broch. 6 L.

Plan de la ville et des environs de Berne, dessiné d'après les esquisses de la chancellerie de la ville par M. Bollin, gravé par M Girardet; prix en noir 1 L. 10 ſ., colorié 3 L.

Plan de la ville et du district de Berne, dessiné d'après les esquisses de la chancellerie de la ville par M. Bollin, et gravé très-exactement par M. Scheuermann; prix en noir 4 L., colorié sur papier fin 8 L.

Sur cette dernière feuille, le plan de la ville se trouve réduit à un quart de celui de la première; en revanche, le format entier a été considérablement étendu; il a 7 pouces de hauteur et 21 pouces de largeur; il présente un espace de 2 lieues ½ et plus d'une lieue de circonférence autour de la ville. Ce plan offre un grand intérêt à tous ceux qui séjournent ou qui auront séjourné à Berne, en leur présentant toutes les charmantes promenades et toutes les belles maisons de campagne dont cette ville est entourée. Il indique, dans la dernière exactitude, toutes les habitations, toutes les propriétés rurales, les établissemens, les chemins, les bornes, et enfin tout ce qui est digne de remarque.

En commission.

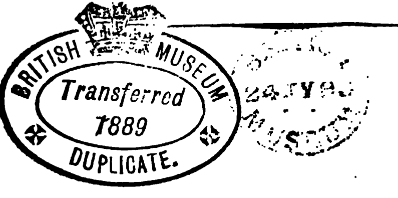
Recueil de paysages suisses, dessinés d'après nature, dans une course à travers la vallée d'Oberhasli et les cantons de Schwytz et d'Uri, par MM. Lory, Lafond et Zehender.

Collection en 13 feuilles très-bien coloriées au pinceau, avec une planche de dessins au trait destinés à faciliter l'intelligence des vues, et munis de chiffres de renvoi, accompagnées d'un texte pour servir d'itinéraire aux amateurs de voyages pittoresques, traduit de l'allemand par M. Bridel. Les différens points de vue que renferme cette belle collection sont: 1. Vue du lac de Brienz et du petit lac de Goldswyl près de Ringgenberg. 2. Chûte du Giessbach au bord du lac de Brienz. 3. Chûte du Wandelbach dans la vallée d'Oberhasli. 4 Vue de la vallée d'Oberhasli, prise au bas de la tour Resti. 5. Chûtes du Dorfbach et de l'Alpbach à Meyringen. 6. Chûte supérieure du Reichenbach dans la vallée d'Oberhasli.

7. Le Port de Flüelen dans le canton d'Uri. 8. Bürglen, lieu de naissance de Guillaume Tell, dans le canton d'Uri. 9. Stæg près de Twing-Uri sur la route du St. Gotthard. 10. Le pont du Diable sur le mont St. Gotthard. 11. Vue de Brunnen et d'une partie du lac des quatre cantons, prise à Wyl. 12. Schwytz, chef-lieu du canton. 13. Vue de l'île de Schwanau sur le lac de Lauwerz. Le texte imprimé en jolis caractères sur beau papier; le tout proprement relié avec étui se vend 48 L.

Les prix ci-dessus indiqués sont en livres et sols de Suisse, à 16 livres le Louisd'or neuf, la L. à 20 sols ou 10 bz.

On trouve toujours au magasin de l'éditeur de ces ouvrages un riche dépôt de tous les ouvrages d'art les plus recherchés et les plus estimés qui se sont publiés, en dessins de maître, vues et costumes de la Suisse etc du même choix et au même prix que les artistes les cèdent.



ERRATA.

Page 14 *ligne* 9 *supprimez le tiret.*
Ibid. *ligne* 13 *après les mots :* qui donc? *mettez un tiret.*
Page 20 *ligne* 14 de buttes, *lisez :* des buttes.
Page 49 *ligne* 5 arbusses, *lisez :* arbustes.
Page 61 *ligne* 12 wondrons, *lisez :* wondrous.
Page 81 *ligne* 3 l'Isolino, *lisez :* l'Isolina.
Page 85 *ligne* 2 *d'en bas*, schould, *lisez :* should.
Ibid. *ligne* 1 *d'en bas*, swert, *lisez :* sweet.
Page 86 *ligne* 4 *d'en bas*, pat in, *lisez :* put in.


BRITISH MUSEUM
Transferred
1889
DUPLICATE.



